



MINISTÈRE  
DES ARMÉES

Liberté  
Égalité  
Fraternité

# SOLDATS

## de FRANCE

Magazine d'histoire militaire de l'armée de Terre

# 350 ans des Invalides

N° 16 - AVRIL 2021



**BATAILLE**  
Crèvecœur  
(1951)

p. 7



**OPÉRATION**  
Mousquetaire  
(1956)

p. 13



**PORTRAIT**  
Général Doumenc

p. 16



Centre de Doctrine  
et d'Enseignement  
du Commandement



## DES PUBLICATIONS

# pour une pensée militaire Terre MODERNE ET VIVANTE



REVUE DE TACTIQUE GÉNÉRALE  
REVUE DE DOCTRINE DES FORCES TERRESTRES  
REVUE MILITAIRE GÉNÉRALE

Trois revues trimestrielles qui permettent d'enrichir continuellement la pensée militaire et ainsi rester dans la réflexion « au contact » des préoccupations actuelles et futures de notre armée.

Disponible sur :

- [portail-cdec.intradef.gouv.fr](http://portail-cdec.intradef.gouv.fr) (site intranet)
- [c-dec.terre.defense.gouv.fr](http://c-dec.terre.defense.gouv.fr) (site internet institutionnel)
- [www.penseemiliterre.fr](http://www.penseemiliterre.fr) (site internet pensée mili-terre)

Contact :

Bureau communication/publications : 01 44 42 35 91  
[cdec.communication.fct@intradef.gouv.fr](mailto:cdec.communication.fct@intradef.gouv.fr)



Centre de Doctrine  
et d'Enseignement  
du Commandement

CDEC

1, place Joffre - Case 53 - 75700 Paris SP 07  
 Tél. : 01 44 42 54 39 / 01 44 42 51 02



Colonel Frédéric Jordan

Titulaire de La Chaire de tactique générale et d'histoire militaire

La diffusion du magazine *Soldats de France* qui a fait peau neuve, reprend cette année avec une nouvelle ligne éditoriale et des thématiques pérennes. Il s'adresse principalement aux corps de troupe mais intéressera probablement un public plus large dans un format numérique directement consultable sur les sites Intradef et Internet du Centre de doctrine et d'enseignement du commandement (CDEC) de l'armée de Terre.

Ainsi, l'objectif est de partager avec vous, chers lecteurs, des articles, simples, synthétiques, de lecture aisée et richement illustrés en lien avec ce qui constitue notre culture militaire, à savoir les opérations, le patrimoine, les traditions et l'histoire militaire.

Vous y trouverez une grande diversité de ressources et d'informations avec des témoignages ou des portraits d'officiers, de sous-officiers ou de militaires du rang de toutes les époques, des engagements riches en enseignements, des fiches techniques d'équipements anciens ou contemporains, des références à notre vocabulaire particulier, des lieux emblématiques ainsi qu'une chronique BD.

Ce numéro 16 de la revue vous propose ainsi de revenir sur l'histoire des Invalides, cette maison de tous les soldats depuis plusieurs siècles, qui accueille le musée de l'Armée bien évidemment, mais surtout l'institution hospitalière qui prend soin de nos blessés en opérations et de nos grands anciens. Vous ne manquerez pas également de vous replonger dans les combats de Suez et de Corée tout en apprenant de belles expressions de nos camarades sapeurs.

Alors, bonne lecture et n'hésitez pas, vous aussi, à contribuer à cette belle publication en envoyant vos projets d'articles à l'adresse fonctionnelle qui figure sur le magazine.



Le dôme de l'Hôtel National des Invalides à Paris, le 22 mai 2018.  
© Arnaud KLOPFENSTEIN/armée de Terre/Défense

# SOM mai RE

*Soldats de France*

**Directeur de la publication :**

Général de division Michel Delion (CDEC)

**Fondateur et rédacteur honoraire :**

Lieutenant-colonel (ER) Rémy Porte

**Rédacteur en chef :**

Général Xavier Pineau (CDEC)

**Comité de publication :**

Colonel Gilles Haberey (CDEC/CEM)

Colonel Frédéric Jordan (CDEC/CTG)

Colonel Thierry Noulens (DMD 14)

Lieutenant-colonel Sébastien Rallon (CDEC/CTG)

Lieutenant @ Jean Tartare (CDEC/CTG)

Monsieur François Cochet (professeur émérite)

Monsieur Jean François Klein (professeur des universités)

Monsieur Benoit Beucher (CDEC/CTG)

**Adresse mail :** [cdec-cdtg.contact.fct@intradef.gouv.fr](mailto:cdec-cdtg.contact.fct@intradef.gouv.fr)

**En couverture :** © ECPAD/Défense, © Paul Corcuff/ ECPAD/Défense, domaine public. Les Invalides © CNE (r) Peggy de Meaulne, EMAT/DELPAT.

**Réalisation :** Vincent Rizo et Caporal-chef Fabienne Savès, capitaine (R) Peggy de Meaulne (EMAT/DELPAT, mars 2020, création de la couverture), Nathalie Thoraval-Méheut (CDEC, création de l'intérieur), Sonia Rivière (cartes p. 14 et 18).

**En partenariat avec l'ECPAD**



# témoi gnage

Un officier de  
cavalerie  
du Premier  
Empire

6



Bataille

7

La bataille de Crèvecœur

# opé ration

Opération Pamir  
en Afghanistan  
(2001-2014)

10



Opération

13

Opération Mousquetaire

Portrait

16

Le général Doumenc

# voca bulaire

Petit  
glossaire du  
sapeur d'antan  
et d'aujourd'hui

22



Tactique

17

Le coup de maître de Guise-  
Saint Quentin, 30-31 août 1914

Unité

20

Le Chiffre militaire : des guerriers  
sous le sceau du secret  
(1914-1918)



# 25 les Invalides

# Un officier de cavalerie du Premier Empire

Capitaine (R) François Gaignault

**Jean Rocca (1788-1818), Genevois devenu citoyen français par l'annexion de sa ville, le 15 avril 1798, participe à la campagne et à l'occupation de la péninsule ibérique comme lieutenant au 2<sup>e</sup> régiment de hussards de 1808 à 1811. Sérieusement blessé, il se retire à Genève et rédige des *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*.**

« En Espagne et au Portugal, les forces des Français diminuaient toujours lorsqu'ils avançaient, par la nécessité de détacher des corps nombreux pour combattre la population du pays, se procurer des vivres, et garder de longues communications ; et leur armée se trouvait bientôt réduite, même après des victoires (...). L'Europe ne doit pas oublier que l'Espagne a soutenu presque seule, (...) le poids de l'immense puissance de l'Empereur Napoléon (...). Les Français ont gagné consécutivement en Espagne dix batailles rangées, conquis presque toutes les places fortes, et ils n'ont encore pu cependant obtenir la soumission durable d'une seule province. L'Espagne a été pour ainsi dire réduite à Cadix, comme le Portugal à Lisbonne. Si les Français se fussent emparés de ces villes, le sort de la péninsule n'aurait pas alors même été décidé.

Les Espagnols étaient une nation animée par un seul et même sentiment, l'amour de l'indépendance et la haine des étrangers qui voulaient humilier leur orgueil national en leur imposant un gouvernement. Ce n'étaient ni des forteresses ni des armées qu'il fallait vaincre en Espagne, mais le sentiment un et multiple dont le peuple entier était pénétré. C'était à l'âme de tous et de chacun qu'il fallait frapper, retranchement où les boulets et les baïonnettes ne sauraient atteindre ».

Dans son témoignage, Jean Rocca souligne la limite de l'emploi de la force dans une guerre insurrectionnelle, écho aux conflits contemporains asymétriques où le défi majeur est de gagner la confiance de la population. Rendu à la vie civile, cet officier quelque peu désabusé devient le second mari de madame de Staël (1766-1817), célèbre femme de lettres genevoise et française. Celle-ci déteste Napoléon 1<sup>er</sup>. Elle est la fille de Jacques Necker (1732-1804), ministre des finances de Louis XVI et veuve du baron de Staël-Holstein (1749-1802), ambassadeur de

Suède à Versailles. Jean Rocca meurt à 30 ans après une existence brève mais intense.

Extrait de *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*, Gratiot, Paris, 1814, réédition Hachette/Bnf 2012. Témoignage fourni par le capitaine (R) François Gaignault, Service historique de la Défense.



▲ Brigadier-trompette et adjudant du 2<sup>e</sup> hussards, 1806. Uniformes des régiments de hussards français, tome I, 1<sup>er</sup> au 6<sup>e</sup> hussards, aquarelles, sans date. © Louis René, Gallica.bnf.fr/ Bibliothèque nationale de France.



◀ Trompette du 2<sup>e</sup> hussards, 1809. Uniformes des régiments de hussards français, tome I, 1<sup>er</sup> au 6<sup>e</sup> hussards, aquarelles, sans date. © Louis René, Gallica.bnf.fr/ Bibliothèque nationale de France.

# La bataille de Crève-cœur

Commandant Ivan Cadeau

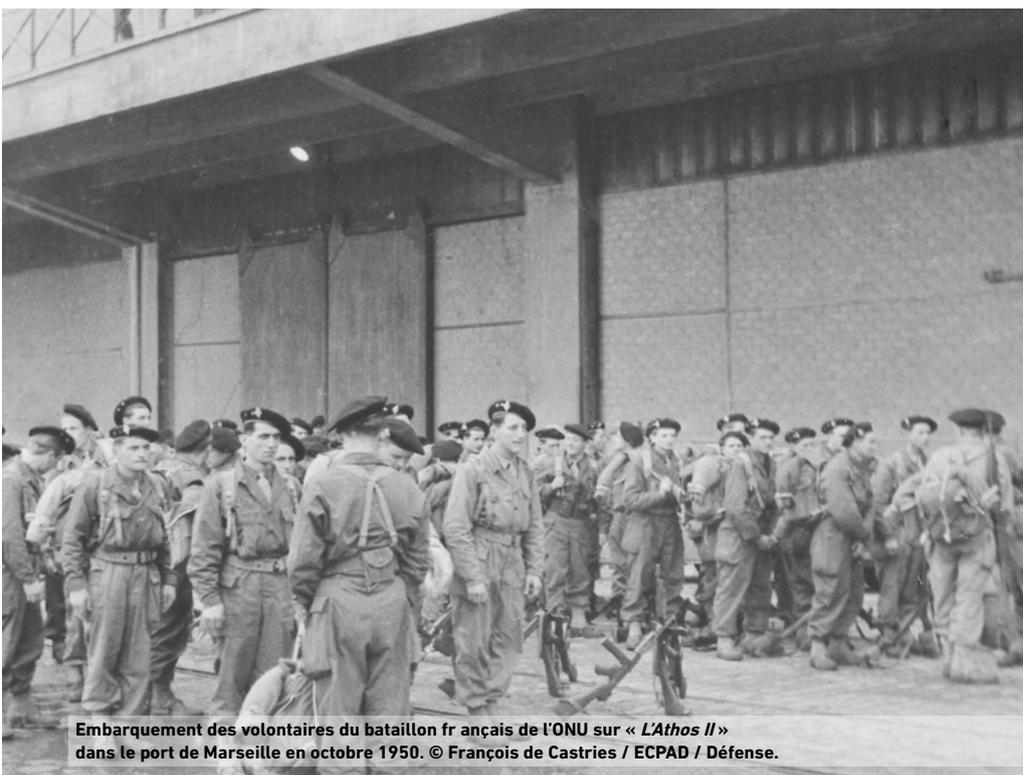
**Au mois de juin 1951, la situation des troupes sino-coréennes est précaire : les attaques du printemps ont échoué et causé des dizaines de milliers de morts. L'idée de rejeter les Américains et leurs alliés à la mer semble loin et, du côté communiste, la crainte que les offensives onusiennes à venir ne portent un coup définitif aux « volontaires » chinois et aux forces nord-coréennes est grande.**

C'est dans ce contexte que les Soviétiques proposent l'ouverture de négociations marquées de scènes surréalistes. Elles commencent à Kaesong le 10 juillet et s'enlissent rapidement. En août 1951, le général Ridgway, conscient que les Sino-coréens profitent de l'atmosphère des discussions pour se renforcer militairement et construire une solide organisation défensive, décide de déclencher une opération qui doit contraindre les communistes à accélérer les pourparlers.

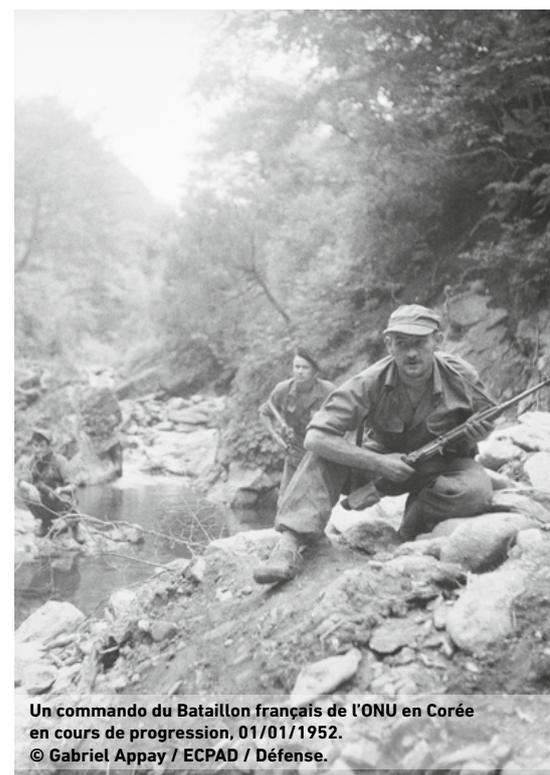
Mais, s'il s'agit de faire pression sur les négociateurs, il convient d'éviter des engagements majeurs (au-dessus du niveau bataillonnaire) au sol. Ces derniers, en effet, en plus d'être interdits par les clauses des

négociations, seraient coûteux en vies humaines et rendraient les Américains responsables de l'arrêt des négociations d'armistice. Il revient donc à la 5<sup>e</sup> Air force de faire pression sur l'adversaire en menant une intense campagne d'interdiction, visant notamment le système ferroviaire nord-coréen. Cette opération, baptisée *Strangle* - comme en Italie en 1944 - est finalement un demi-succès. Elle n'empêche pas l'arrêt des discussions à la fin du mois d'août et la reprise des combats.

De fait, les attaques reprennent de manière accrue sur le terrain, notamment dans le secteur que les Américains appellent le *Punchbowl* et que les Français nomment plus simplement le « Bol », une zone située au nord-est du réservoir de Hwachon,



Embarquement des volontaires du bataillon français de l'ONU sur « *L'Athos II* » dans le port de Marseille en octobre 1950. © François de Castries / ECPAD / Défense.



Un commando du Bataillon français de l'ONU en Corée en cours de progression, 01/01/1952. © Gabriel Appay / ECPAD / Défense.

à proximité de la côte orientale de la Corée. « *Le bol*, écrit le chef de bataillon Le Mire, qui commande le bataillon français, est une cuvette de 500 mètres [de diamètre] complètement ceinturée de chaînes dépassant 1 000 mètres. L'ennemi tient solidement les côtés nord et ouest, [alors que] les Marines se sont emparés de la face sud et d'une partie [de la face] est. » Le général Van Fleet, chef de la 8<sup>e</sup> armée américaine, conçoit une offensive pour « chasser l'ennemi du secteur du réservoir de Hwachon qui constitu[e] la source d'eau et d'électricité de Séoul » et d'harmoniser les positions alliées.

### Crève-cœur, le « Verdun coréen »

La bataille s'engage à la fin de l'été 1951 et entre dans l'histoire sous le nom de « Crève-cœur », une appellation que l'ont doit aux combattants américains (« *Heartbreak Ridge* »). L'attaque débute le 13 septembre, immédiatement après les sanglants combats de la ligne de crête baptisée *Bloody Ridge*, et qui, tout en constituant un excellent observatoire pour l'ennemi, protège l'accès au Bol. Pendant un mois, Français et Américains de la 2<sup>e</sup> division d'infanterie (DI) s'usent pour conquérir cette parcelle de terrain abrupte avant d'emporter la décision, le 13 octobre. À l'issue de l'opération, la 2<sup>e</sup> DI enregistre la perte de 3 700 hommes – dont 597 tués –, le 23<sup>e</sup> *Regimental Combat Team* auquel le bataillon français est rattaché compte à lui seul plus de 1 800 hommes hors de combat. Le bataillon français de l'ONU paie lui aussi un tribut important : 60 hommes sont tombés et 260 sont blessés. La violence des combats et l'aspect



Une patrouille du Bataillon français de l'ONU en Corée.  
© Gabriel Appay / ECPAD / Défense.



Poste de tir du Bataillon français sur Crève-cœur, septembre-novembre 1951.  
© Photographe inconnu / ECPAD / Défense.

# TÉMOIGNAGE



Un combattant français se souvient de la dureté des engagements :

*Des cris de tous les côtés appelant les infirmiers, des visages ensanglantés. Les bruits assourdissants et le fracas des explosions faisant sauter des rochers et des buttes de terre, là, je me posais des questions et n'étais certes pas le seul car dans des moments tels que ceux-là, croyant ou incroyant nous faisons notre prière... ”*

désertique des positions labourées par les obus, débarrassées de toute végétation, ne sont pas sans rappeler la Première Guerre mondiale. Le général Monclar, ancien combattant de la Grande Guerre, déclare au cours d'une inspection : « Vous pourrez dire à vos anciens que vous avez vécu quelque chose qui ressemble à Verdun ! », une déclaration qui n'est pas sans produire son petit effet sur la troupe.

Des erreurs dans la conception et l'exécution de l'attaque sont certes à l'origine de ce lourd bilan humain, mais il est également dû aux excellentes fortifications sino-coréennes qui rendent toute attaque extrêmement coûteuse. Dans l'organisation du terrain, les combattants des Nations-unies ont en effet incontestablement trouvé leurs maîtres. Malgré l'absence de béton, qui empêche toute construction de blockhaus « en dur », le savoir-faire en matière de fortification de campagne chez les communistes est tel que les abris construits selon des normes qui rappellent celles de la Grande Guerre s'avèrent particulièrement résistants. La disposition successive de couches de rondins (de 20 à 30 centimètres) et de couches de terre (de 1 à 2 mètres selon l'importance des ouvrages), puis la réalisation d'une couche d'éclatement et, enfin,

l'entassement de pierrailles, rendent très difficile la neutralisation des casemates qui résistent parfaitement aux obus de 105 et de 155 millimètres, même équipés d'une fusée avec un dispositif de retard. Un officier français affirme d'ailleurs : « Il est clair qu'une préparation d'artillerie ordinaire sur de telles positions ne produit absolument aucun résultat. » De même, les bombardements aériens se révèlent largement inopérants. En fait, il apparaît que seul un coup d'embrasement direct, tiré par un blindé ou par une arme d'infanterie à tir tendu (bazooka, canon sans recul), peut venir à bout d'une telle fortification, chose souvent impossible pour les blindés, car il n'est pas toujours aisé de trouver une position de tir adéquate dans un terrain montagneux.

Ainsi, comme cela avait été le cas durant la Première Guerre mondiale, la seule solution pour venir à bout des fortifications communistes est le réglage de précision par pièce. Une technique qui demande du temps et d'excellents observateurs d'artillerie.

## Guerre de position

Au cours de la bataille, les statistiques montrent qu'avec un obusier situé à 6 000 mètres, il faut en moyenne quinze coups et quarante-cinq minutes pour arriver à un résultat appréciable. Par ailleurs, malgré les

reconnaisances à vue faites par avion et les photographies aériennes, les constructions ennemies se révèlent compliquées à déceler en raison de la qualité du camouflage, comme l'écrira ultérieurement le chef de bataillon Le Mire : « Il faut tirer dessus pendant des heures avant de voir s'écrouler le pan de verdure qui démasquera une meurtrière ou une entrée de chicane anti-grenades ». Pour le commandement américain, l'un des enseignements principaux des combats est la prise en compte du nouveau caractère des opérations qui, avec la stabilisation et la fortification du front, laissent augurer de la difficulté à percer et à exploiter les lignes ennemies, comme du prix humain qu'il sera nécessaire de consentir pour la conquête d'objectifs même mineurs.



Les tombes françaises, vraisemblablement dans le cimetière des Nations Unies situé à Tan-Gock près de Pusan, été 1952.  
© Gabriel Appay / ECPAD / Défense.

# Opération Pamir en Afghanistan (2001-2014)

Lieutenant (R) Christophe Lafaye



Opération Pickendorf. Les appuis sont en place sur les hauteurs du village de Dwakholeh.  
© Sébastien Dupont/ECPAD/Défense

**L'engagement de l'armée française en Afghanistan marque le retour des combats dans un contexte interallié. Entre 2001 et 2014, 70 000 militaires se succèdent. En douze ans, les missions de l'armée française évoluent : de la stabilisation vers des combats de plus en plus importants, au prix de 89 tués et plus de 700 blessés.**

### Une opération de stabilisation (2002-2006)

**A**près l'attaque du *World Trade Center*, le 11 septembre 2001, les premières forces françaises sont envoyées en Afghanistan. Après la chute des Talibans et les accords de Bonn du 5 décembre 2001, la France contribue à la force internationale d'assistance et de sécurité (FIAS) dans le cadre de l'opération Pamir. Entre 2002 et 2006, le bataillon interarmes français (BATFRA) est présent à Kaboul. Il a pour mission de sécuriser la capitale et ses environs en restant centré sur l'aéroport, le Nord de la ville, les districts de police 11 et 15 ainsi que la plaine de Chamali. Le BATFRA se consacre à une mission de stabilisation. Durant l'été 2006, la *Region Command Central Capital* (RC-C), sous commandement de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN), est créée. Le district de Surobi est intégré dans ce nouveau découpage territorial. Chaque nation qui exerce le commandement du RC-C doit envoyer un détachement interarmes sur la base de Tora (Surobi), pour contrôler cet espace stratégique. Les soldats français se heurtent à une résistance plus vive. Dans le même temps, le nombre d'incidents liés à l'emploi d'engins explosifs improvisés (EEI) ne cesse de croître. Au mois d'octobre 2006, les Talibans appellent à l'insurrection en Afghanistan.

### De l'imposition de la paix à la contre-insurrection (2007-2009)

Au printemps 2007, la France participe à la relance de la guerre contre les Talibans menée par la coalition internationale. Les années 2008 et 2009 sont celles du redéploiement des forces françaises et de l'accélération du processus d'adaptation à la lutte contre-guérilla. Au printemps 2008, un groupement tactique interarmes (GTIA) supplémentaire est annoncé pour un déploiement en Kapisa à l'été. Alors que les restrictions d'emploi des

troupes françaises sont levées, le processus d'adaptation réactive est lancé. Il vise à moderniser l'équipement des soldats français sur le terrain. Le 18 août 2008, l'embuscade meurtrière d'Uzbin, qui coûte la vie à dix soldats, agit comme un accélérateur de la transformation de l'armée française.

De nouveaux matériels et équipements sont envoyés en Afghanistan. La mise en condition avant projection (MCP) passe à six mois. En janvier 2009, une doctrine de contre-rébellion est adoptée. Les mandats qui se succèdent lancent une série d'expérimentations tactiques. De la « cloche à fromage », à la « contre-réaction », en passant par la « théorie du Mikado », les GTIA français cherchent à obtenir des effets sur l'ennemi et la population. C'est le retour de la contre-insurrection, qui vise à couper la population des insurgés.

### De la contre-insurrection au transfert à l'armée afghane (2009-2014)

À la fin de l'année 2009, l'ensemble des moyens militaires français est regroupé dans la province de Kapisa et dans le district de Surobi. Le 1<sup>er</sup> novembre, la brigade interarmes (ou *Task Force*) *Lafayette* est créée. Elle est placée sous commandement américain du *RC-East*. Les deux premiers mandats de la brigade ont pour objectif majeur « la conquête » de la population. Suivant le principe de la tâche d'huile, des bases opérationnelles avancées sont progressivement installées sur l'aire de responsabilité française pour faire progresser le contrôle des zones et leur pacification. La conférence de l'OTAN à Lisbonne, le 20 novembre 2010, fixe une date de retrait pour la fin de l'année 2014.

Le principe de transfert de responsabilité vers l'armée afghane est adopté. Le *Battle Group* (BG) Richelieu lance avec succès une tactique de nomadisation débutée dès l'hiver 2010-2011. À partir de décembre 2010, les troupes



Exercice de tir de nuit au mortier de 81 mm par le régiment de Marche du Tchad (RMT), août 2008.  
© Jérôme Salles/ECPAD/Défense.

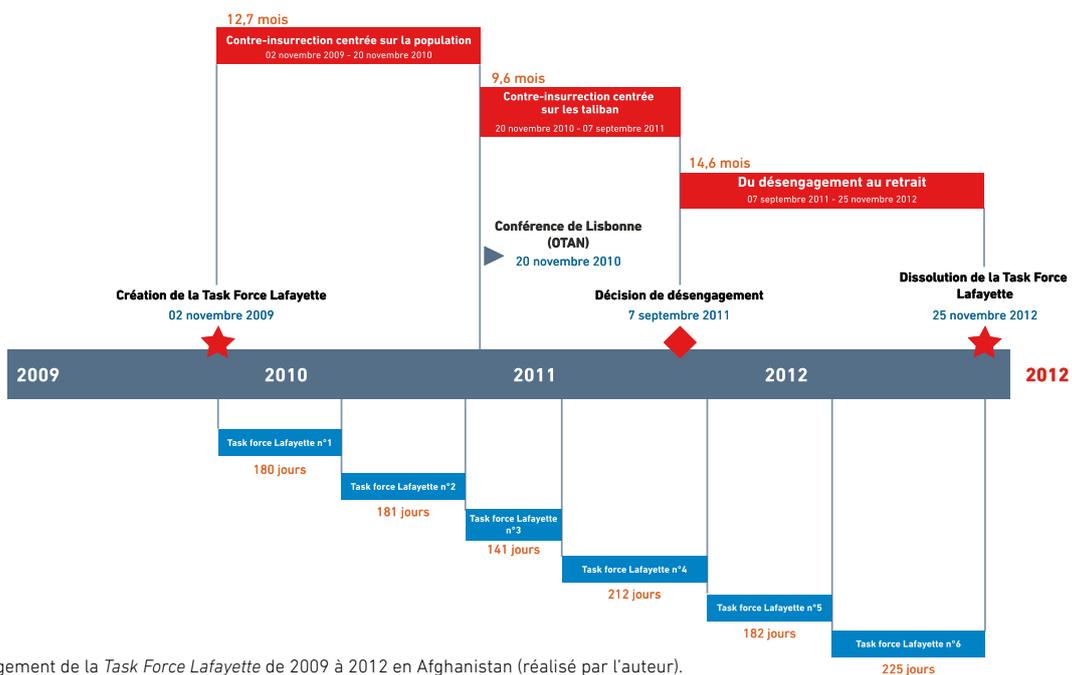
françaises conduisent des opérations de longue durée. Les militaires s'installent sur le terrain, bouclent de vastes zones et procèdent à des fouilles systématiques. L'opération *Storm Lightning* permet de sécuriser, pour un temps, l'axe Vermont et de faire sauter le verrou de Jangali.

Dans le même temps, les troupes françaises du *BG Allobroges* poursuivent le quadrillage de la Kapisa en implantant de nouveaux postes de combat et des observatoires.

Le quatrième mandat de la brigade Lafayette marque une rupture. La préservation des acquis de la campagne d'hiver entraîne de furieux combats durant l'été 2011.

Les Français ne retournent plus dans le fonds des vallées. Les deux mandats suivants de la brigade Lafayette voient le transfert progressif de la responsabilité des combats vers l'armée nationale afghane (ANA) puis la préparation et l'exécution d'un redéploiement logistique complexe et particulièrement risqué des emprises vers la capitale.

La brigade Lafayette est dissoute le 25 novembre 2012, après le transfert de la Surobi et de la Kapisa aux forces afghanes. Les Français sont regroupés à Kaboul et quittent définitivement l'Afghanistan le 31 décembre 2014. L'opération Pamir marque une évolution majeure pour l'armée française. Rompue à l'épreuve du feu, dans un contexte international, elle a gagné en maturité.



Chronologie de l'engagement de la *Task Force Lafayette* de 2009 à 2012 en Afghanistan (réalisé par l'auteur).

# Opération Mousquetaire

Lieutenant (R) Rémi Mazauric

**En 1956, après des tensions de plus en plus vives sur la question de la nationalisation du canal de Suez par l'Égypte, la France et la Grande-Bretagne décident d'intervenir.**

## Concevoir un plan d'intervention

Le 20 août, la France crée officiellement la force expéditionnaire A composée principalement de deux grandes unités terrestres : la 10<sup>e</sup> division parachutiste (DP) et la 7<sup>e</sup> division mécanisée rapide (DMR). Elles sont soutenues par une base de transit et d'opération (BTO) et un élément de ravitaillement par air ou base aéroportée. Un premier plan d'intervention visant Alexandrie est défini le 15 août, c'est l'opération 700'. Pour des raisons militaires et politiques, ce plan est remplacé par l'opération 700 bis, étudiée à partir du 20 septembre.

Ce nouveau plan, défini officiellement le 23 septembre, repose sur une occupation directe de la zone du canal par Port-Saïd. Il prévoit une phase aéroportée et une phase d'assaut amphibie. La conférence d'Épiskopi du 30 octobre fixe au 6 novembre la date de l'opération. Elle sera précédée le 5 par l'assaut des parachutistes.

La force expéditionnaire est constituée de cinq échelons opérationnels. Le premier se compose des unités d'assaut aéroporté (3 000 hommes parachutables en trois jours). L'échelon amphibie est constitué de 2 000 hommes et de 300 véhicules et chars. Les vagues A, B et C sont constituées du reste de la force dont l'arrivée est échelonnée au-delà du 6 novembre. Les échelons B et C correspondent au ravitaillement et aux moyens administratifs.

L'échelon A, totalement autonome en théorie, est donc privé de l'échelon B jusqu'à son arrivée sur le terrain. Les derniers approvisionnements de l'échelon C doivent arriver 46 jours après le jour-J.

**Le Barbenchon. Largage à très basse altitude des éléments du 2<sup>e</sup> Régiment de parachutistes coloniaux (RPC) sur Port-Saïd, lors de l'expédition de Suez, novembre 1956. © Paul Corcuff / ECPAD / Défense.**

## Une guerre de quelques jours

Cette opération n'est en fait qu'une bataille de quelques jours. L'armée de l'Air et l'aviation embarquée, engagées dès le 31 octobre, détruisent les forces aériennes égyptiennes au sol.

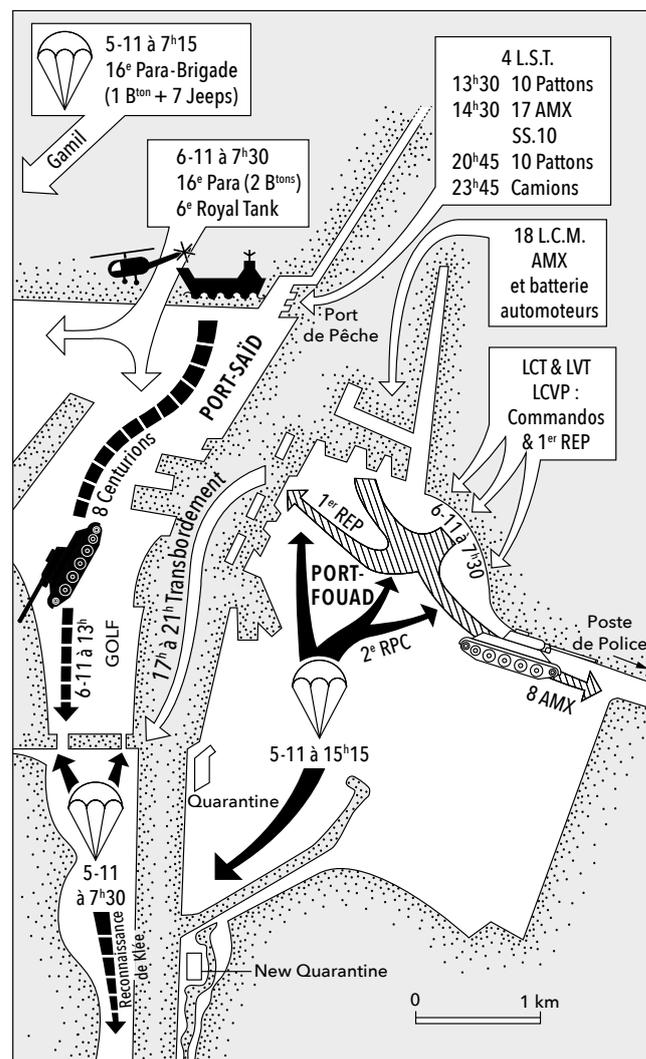
Au petit matin du 5 novembre, les 487 parachutistes du colonel Château-Jobert (2<sup>e</sup> régiment de parachutistes coloniaux, RPC), soumis à un intense tir de mortier, sautent sur le canal. Au sol, ils prennent intacte l'usine des eaux. Une seconde opération aéroportée est exécutée vers 15 heures avec le reste du 2<sup>e</sup> RPC, soit 506 parachutistes commandés par le lieutenant colonel Fossey-François.

Le 6 novembre au matin, les forces de débarquement ouvrent le feu sur les positions égyptiennes. L'assaut amphibie commence. Comportant plus de 2 000 hommes, l'attaque s'articule autour du 1<sup>er</sup> régiment étranger de parachutistes (REP), trois commandos marine et deux sections du 60<sup>e</sup> génie. Ils sont appuyés par trois escadrons de chars (AMX-13 et M-47). Ces forces ont pour mission de débarquer sur les plages à l'Est de Port-Fouad et de s'emparer du port. Elles doivent barrer la route du cordon littoral, renforcer les blindés débarqués à qui pour nettoyer Port-Fouad, se mettre en liaison avec le 2<sup>e</sup> RPC au sud de la ville et se regrouper sur ordre dans la partie nord-ouest.

Finalement, surprenant la coalition, un cessez-le-feu tombe le 7 novembre.

## Rembarquer le corps expéditionnaire

Tout en menant les préparatifs pour réembarquer hommes et matériels, les éléments français doivent se préparer à une reprise de l'opération face aux menaces égyptiennes (opération Verdict). Mais le 28 novembre, les Anglais annoncent la nouvelle de leur rapatriement (opération Harridan) faisant ainsi cesser toute reprise des hostilités. La relève de l'ONU débute le 21 novembre avec l'arrivée d'une compagnie norvégienne sur Port-Saïd. Pour la première fois, les soldats de la paix arborent le béret bleu ciel qui va devenir leur couleur distinctive. Une compagnie



▲ Carte issue de l'ouvrage de Jacques Massu, *La vérité sur Suez : 1956*, Paris, Plon, 1978, p. 181.



colombienne est déployée à Port-Fouad le 5 décembre. Deux jours plus tard, les Indiens relèvent les Écossais aux avant-postes d'El Cap.

Les Français doivent évacuer la zone pour le 22 décembre. Entre 8 500 et 9 000 hommes, 2 100 véhicules comprenant notamment 60 chars, plus de 700 véhicules lourds, 700 véhicules légers et une centaine de remorques sont à rembarquer avec 2 000 à 3 000 tonnes d'approvisionnement.

L'évacuation commence vers le 4 décembre. Entre le 5 et le 10, environ 900 véhicules et 2 100 tonnes de matériel sont embarqués. Entre le 14 et le 18, 800 véhicules et 400 tonnes de matériels sont chargés à leur tour. Ne restent à terre que les éléments devant se replier avec l'échelon amphibie : le 2<sup>e</sup> RPC, les commandos-marine, deux escadrons de chars et le dernier échelon de l'état-major du général Beaufre.

Le 22 décembre marque le dernier jour de présence des Français qui organisent une cérémonie solennelle pour élever le pavillon de l'ONU sur Port-Fouad en présence de détachements norvégiens et colombiens.

## TÉMOIGNAGE



Comme le rappelle le général Beaufre :

*cette dernière image d'une journée émouvante, qui eût été pénible sans les manifestations qui l'avaient remplie, synthétisait notre volonté de marquer le caractère volontaire de l'évacuation et de conserver jusqu'au bout à notre opération inachevée et décevante le style d'une armée sûre d'elle-même et prête à de nouvelles tâches<sup>1</sup>.*

<sup>1</sup> Les Anglais lui donnent le nom d'opération Mousquetaire.



Dans le cadre de l'opération « Mousquetaire », les éléments d'assauts quittent les engins blindés amphibies après leur arrivée sur la plage. © Paul Corcuff / ECPAD / Défense.

# Le Général Doumenc

Lieutenant-colonel Rémy Porte

**Polytechnicien ayant choisi de servir dans l'artillerie, le futur général Doumenc se passionne très tôt pour l'automobile naissante et en envisage l'utilisation militaire. Affecté au service automobile de l'état-major de l'armée avant la Grande Guerre, il est, de 1914 à 1919, adjoint puis chef du service automobile au Grand Quartier Général français.**

Contrairement à une légende tenace, l'irruption du moteur dans les opérations ne doit rien aux taxis de la Marne. Dès le mois d'août 1914 des troupes sont transportées dans des bus réquisitionnés et, au fur et à mesure de l'évolution du conflit, les innovations se multiplient parallèlement à la montée en puissance du service. En effet, à l'issue de la réquisition, l'armée française dispose de quelque 7 000 véhicules au début du mois de septembre 1914, on en compte plus de 100 000 en novembre 1918, au sein du service automobile comme dans le service de santé et l'aéronautique qui conservent des organisations autonomes.

À partir de 1915, sur la base de l'expérience progressivement acquise, Doumenc rédige la doctrine d'emploi des unités dont il assure la mise sur pied et le déploiement. En février 1916, il met en place le soutien de la défense de Verdun, grâce à ce qui va devenir la Voie sacrée. Sur l'axe Bar-le-Duc-Verdun, strictement réservé à la circulation automobile, les rames de camions se succèdent en permanence, jour et nuit, transportant les hommes, les munitions, la nourriture et les matériels de toutes sortes. Des règles strictes de circulation sont imposées à tous. Au cours de la seule année 1916, pratiquant le RETEX avant l'heure et sur la base des leçons apprises à Verdun et sur la Somme, trois

documents doctrinaux successifs sont diffusés. L'évolution se poursuit en 1917, à l'occasion de la préparation de l'offensive Nivelle et du soutien des offensives à objectif limité de l'automne et se termine en 1918 avec l'appui décisif apporté au printemps à la défense contre les offensives allemandes puis à l'automne avec les contre-offensives alliées. Lorsque résonne le clairon de l'armistice, les camions français sont encore en train de prépositionner les troupes américaines pour l'offensive qui devait débiter le 14 novembre.

Les règles mises au point par Doumenc durant la Grande Guerre inspire directement tous les règlements d'emploi du train et de la circulation pour tout le XX<sup>e</sup> siècle. En novembre 1918, comme simple commandant, il a la responsabilité de plus de 100 000 hommes répartis sur l'ensemble des fronts (nord-est de la France, front italien, Balkans). L'efficacité des mesures prises est reconnue par les Alliés qui s'en inspirent directement pour leur propre réglementation.

À ces différents titres, Doumenc est bien le père fondateur du train automobile.



Le futur général Doumenc en uniforme de polytechnicien, domaine public.



Le général Doumenc en 1932, domaine public.

# Le coup de maître de Guise-Saint Quentin<sup>1</sup>, 30-31 août 1914

Général Michel Yakovleff

La Première Guerre mondiale est emblématique de la résilience de la Nation française et du courage de ses soldats bien plus que de la maîtrise tactique de ses généraux. Il y eut pourtant un exploit, une bataille menée de main de maître et avec une grande subtilité, dès le mois d'août 1914.

**M**ais le génie du général Lanrezac, son auteur, n'avait pu s'exprimer qu'au prix d'une désobéissance caractérisée au commandant en chef, Joffre. Dans la gloire de la Marne, il n'y avait pas de place pour un subordonné qui avait rendu la victoire possible par une indiscipline salvatrice.

## Situation générale

### Le premier acte de la Première Guerre mondiale

La Première Guerre mondiale s'ouvre avec la pénétration allemande en Belgique. Sur le front Ouest, le « Plan Schlieffen » vise à contourner l'armée française et la mettre hors jeu avant que la Grande-Bretagne n'ait le temps d'intervenir. Simultanément, sur le front Est, on se contentera d'observer la montée en puissance des armées du Tsar, avant de basculer l'effort face à elles en cas de besoin.

Le plan français (« Plan XVII ») consiste à attaquer frontalement en Alsace et en Lorraine (les provinces perdues en 1870). Après quelques succès mineurs, obtenus début août, les armées françaises sont brutalement ramenées sur leurs positions de départ, puis attaquées à leur tour.

### Le débordement par la Belgique surprend Joffre

La traversée de la Belgique par l'aile marchante allemande (1<sup>re</sup> armée de von Kluck, 2<sup>e</sup> armée de von Bülow) surprend par sa vitesse. Les forts de Liège, soumis à un bombardement intensif, tombent en quatre jours, alors que leur résistance était donnée pour deux semaines. Repoussant les restes de l'armée belge vers Bruxelles et Anvers, les deux armées allemandes abordent la région frontalière après deux semaines de marche. Elles y trouvent l'aile gauche française (5<sup>e</sup> armée de Lanrezac) ainsi que la *British Expeditionary Force* (BEF) du général French. La BEF est réduite en effectif (cinq divisions) mais il s'agit de troupes professionnelles et aguerries. Les premiers combats (Charleroi le 21 août pour les Français, Mons le 23 et le Cateau le 26, pour les Britanniques) retardent l'avance allemande et lui infligent des pertes sévères, mais ne parviennent pas à briser son élan.

### L'intuition de Lanrezac

Deux semaines avant Joffre, son général en chef, Lanrezac a compris la manœuvre allemande. Surtout, il a compris que l'effort ennemi est opéré par son aile droite, qui vise l'encerclement de l'armée française. Contrevenant aux ordres exprès de

Joffre, confirmés après la bataille de Charleroi, Lanrezac se replie vers le sud en offrant un combat par jour pour retarder l'ennemi, le temps que Joffre comprenne la situation.

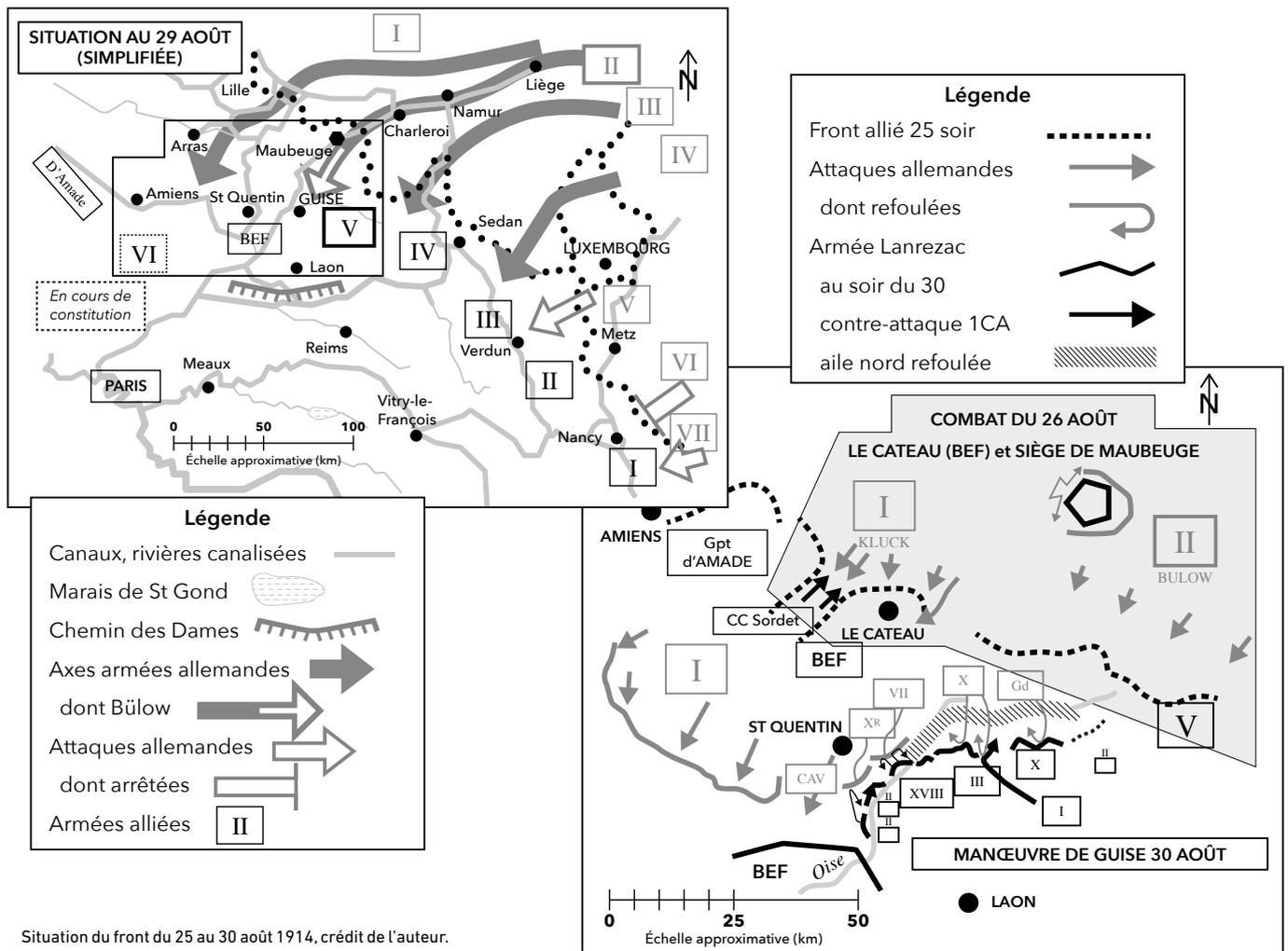
## Dans la bataille

### Gagner deux jours pour réarticuler l'armée française

Dans son repli vers le sud, l'Oise offre un obstacle de valeur médiocre mais suffisante pour imposer une manœuvre à l'attaquant. Joffre diffuse un nouveau plan le 25 août. Obtenir un ou deux jours de répit est vital pour ramener le centre de gravité de l'armée française sur la Marne, face à l'effort allemand tardivement reconnu. Lanrezac reçoit l'ordre de contre-attaquer pour gagner les délais nécessaires.

### Le coup d'arrêt par contre-attaque

Au cours de son repli, la 5<sup>e</sup> armée franchit l'Oise le 28 août. Lanrezac a donné ses ordres : partant d'un dispositif en L inversé, appuyé sur la boucle de l'Oise à Guise, il va retenir l'avance allemande à l'aide de son flanc droit, qui défendra l'Oise, et contre-attaquer les unités allemandes progressant de St Quentin vers Paris. Son armée compte 4 corps et demi (CA), face aux cinq corps de von Bülow.



Situation du front du 25 au 30 août 1914, crédit de l'auteur.

Le 30 août, le flanc droit de Lanrezac (10<sup>e</sup> CA), valorisant l'Oise, arrête la progression du flanc gauche de von Bülow (corps de la Garde et partie du 9<sup>e</sup> CA). Simultanément, l'aile gauche de Lanrezac (3<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> CA et un groupe à deux divisions de réserve) franchit l'Oise et attaque les colonnes allemandes progressant vers Paris. Celles-ci s'arrêtent et font face à gauche pour châtier l'importun, ramenant l'attaque sur l'Oise. Von Bülow fait donner ses deux corps de gauche contre le 10<sup>e</sup> CA, qui tient le flanc nord. Lanrezac lance alors son unité de réserve, le 1<sup>er</sup> CA (Franchet d'Esperey) à la jonction des deux ailes, sur Guise, tournant ainsi la pénétration allemande. Surpris par la vigueur de la contre-attaque, les deux corps d'armées allemands se replient en concédant de lourdes pertes.

Dès que Lanrezac obtient l'effet désiré (l'arrêt de la progression, le changement d'orientation), il replie ses unités à l'abri de l'Oise, puis s'esquive vers le sud. Pendant ce temps, la défense acharnée de l'Oise a infligé de lourdes pertes à la Garde, qui mettra deux jours à récupérer.

**Action décisive : l'attaque du 1<sup>er</sup> corps d'armée**

Le 1<sup>er</sup> CA (Franchet d'Esperey) est tenu en réserve centrale à Marles. Le 30 août dans l'après-midi, constatant que son aile droite plie et que son aile gauche tient l'Oise, Lanrezac engage alors ses réserves qui s'engagent en direction de Guise. L'irruption tardive d'une telle masse, à la charnière des deux ailes de von Bülow, assomme l'attaque allemande et provoque une tombée en garde généralisée –

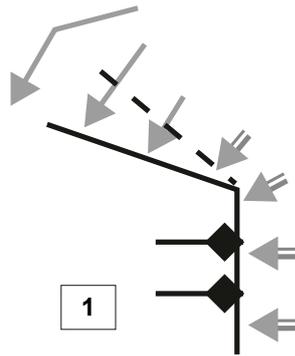
justement l'effet que vise Lanrezac. Dans la nuit du 30 au 31, la 5<sup>e</sup> armée se replie par-dessus l'Oise et reprend son mouvement vers le sud. Von Bülow, qui a monté une manœuvre pour écraser l'impudent sur l'Oise, pendant la journée du 31 août, en est pour ses frais : sa manœuvre tombe à vide, Lanrezac s'est esquivé.

**Maîtrise morale et subtilité tactique de Lanrezac**

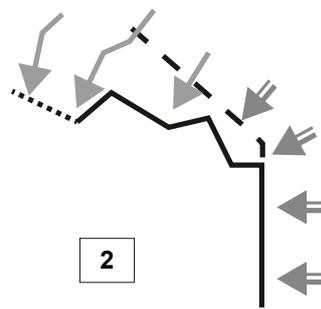
Lanrezac s'est montré très clairvoyant dans une situation très fluide, engageant sa réserve au moment le plus opportun. Le choix du point d'attaque a été décisif. De surcroît, la dérobade de la nuit du 30 au 31 août est effectuée magistralement.

Lanrezac a fait preuve d'une grande finesse tactique. L'attaque de son aile

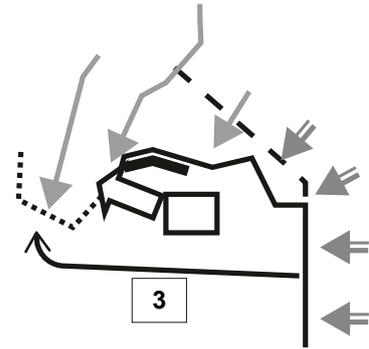
### GUISE ET LE PIÈGE DE LA MARNE



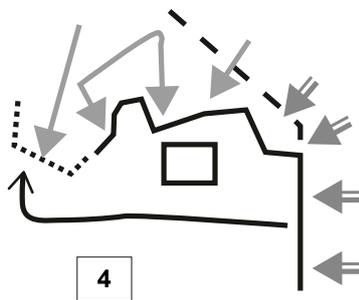
1  
Joffre contré à l'est,  
lancement du débordement  
par la Belgique



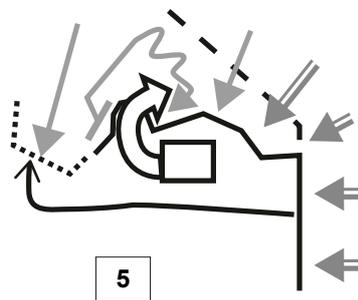
2  
Lanrezac refuse l'aile gauche.  
Kluck déborde, Bülow est freiné  
et expose son flanc est.



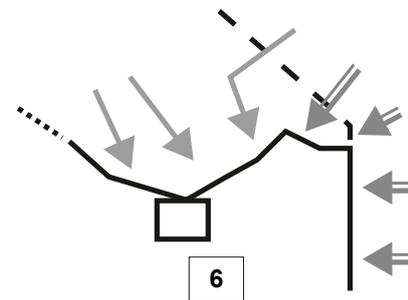
3  
Lanrezac s'appuie au nord,  
attaque vers l'ouest. Kluck  
poursuit. La bascule commence.



4  
La sortie provoque l'arrêt et la  
réorientation de Bülow. Au nord,  
Lanrezac fléchit mais ouvre un  
intervalle. La bascule continue.



5  
Contre-attaque par l'intervalle.  
Bülow s'arrête un jour. Lanrezac  
s'échappe. La charnière fléchit.  
La bascule continue.



6  
Bülow poursuit Lanrezac et  
s'oriente vers le sud-est. Kluck  
suit. Le piège de la Marne prend  
forme.

La manœuvre de Guise permet le basculement de l'effort français vers La Marne, crédit de l'auteur.

gauche provoque l'arrêt de la moitié avancée de son adversaire direct. L'engagement de sa réserve vers le nord arrête l'autre moitié. En deux coups, Lanrezac a brisé l'élan de von Bülow et obtenu les délais nécessaires pour s'échapper.

#### Conséquence : Guise forme le piège de la Marne

L'acharnement que met von Bülow à rétablir sa situation face à Lanrezac, qui s'est joué de lui, conduit à un changement d'orientation aux conséquences incalculables. En effet, dans sa poursuite de la 5<sup>e</sup> armée, la 2<sup>e</sup> armée allemande appuie de 45° sur sa gauche. La 1<sup>re</sup> armée (von Kluck), le 1<sup>er</sup> septembre, a donc le choix entre se séparer de son voisin et contourner Paris par l'ouest, ou se lier à son voisin et obliquer vers le sud-est. Von

Kluck, à la suite de von Bülow, décide de laisser Paris à main droite et de s'orienter vers le sud-est. Cette décision fatidique amène l'aile marchante allemande dans le piège de la Marne. Lanrezac a servi d'appât.

#### Lanrezac, sauveur et victime de Joffre

Lanrezac s'est montré plus clairvoyant que Joffre, un peu trop tôt. Sa retraite, à partir du 22 août, malgré les ordres contraires de Joffre, extrait son armée du piège de la frontière et, en définitive, sauve l'armée française. Joffre a déjà prévu de remplacer ce subordonné indiscipliné, alors même qu'il vient assister à la bataille. La maîtrise et le calme de Lanrezac le convainquent de remettre la décision à plus tard. Le 3 septembre, alors qu'il vient de rétablir son armée au sud de la Marne, Joffre

le relève par Franchet d'Esperey. Von Kluck commente : « Tant mieux, les Français se privent de leur meilleur général ».

Joffre est connu pour avoir dit : « Je ne sais pas qui a gagné la bataille de la Marne, mais je sais qui l'aurait perdue ». Oubliant que, sans l'acte d'indiscipline de Lanrezac, il n'y aurait jamais eu de bataille de la Marne. Guise-St Quentin est la seule bataille habile, parfaitement maîtrisée, dans le plan comme en conduite, pour l'armée française, de toute la Grande Guerre. Et pourtant, aucune promotion de Saint Cyr ne porte le nom de Lanrezac...

<sup>1</sup> Guise pour les Français, Saint Quentin pour les Allemands.

# Le Chiffre militaire : des guerriers sous le sceau du secret (1914-1918)

Agathe Couderc

**Service de renseignement technique, le Chiffre, mêle cryptographie (production de codes et de chiffres secrets) et cryptanalyse (attaque de ces systèmes). Les hommes du Chiffre révèlent les secrets de messages interceptés, tout en maintenant la discrétion sur leurs propres activités.**

Tout jeune service pendant la Première Guerre mondiale, le Chiffre militaire est mal vu par les combattants du front qui n'en comprennent pas l'utilité et voient ces hommes comme des « planqués », loin des combats. De même, le commandement n'en reconnaît vraiment la valeur qu'à partir de la bataille de Verdun. Service obscur, il combat sur plusieurs fronts : sa reconnaissance et l'augmentation de ses effectifs ; la défense des communications de l'armée française et les efforts contre les communications adverses.

Les hommes du Chiffre ont très tôt fait preuve de combativité à l'intérieur même du département de la Guerre. En effet, si l'idée de créer un service du Chiffre militaire apparaît en 1897, il faut quinze ans de commissions de cryptographie militaire et de comités de déchiffrement interministériel pour aboutir à la création de la section du Chiffre du cabinet du ministre de la Guerre en 1912. Celle-ci est alors composée de quatre hommes et ne s'étoffe qu'au début de la Grande Guerre tandis qu'une section du Chiffre est créée au Grand Quartier Général français (GQG) en août 1914 et que, dès l'automne 1914, des officiers sont détachés aux Armées. Tout au long de la guerre, les chefs des sections du cabinet et du GQG luttent à coups de notes et de circulaires pour maintenir un effectif raisonnable face à l'ampleur de la tâche à assurer : l'audace les pousse régulièrement à contrer les décisions du service du personnel pour conserver leurs hommes, dont la formation cryptologique a été minutieuse et dont l'aguerrissement dans le domaine du chiffre s'est renforcé avec le temps. Malgré le départ de chiffreurs pour le front, le service comptabilise plus d'une centaine de membres à la fin de

la Grande Guerre, signe de la détermination inébranlable de ses chefs à maintenir un effectif important.

Or, entre 1914 et 1916, les chefs d'unités du front considèrent parfois que l'urgence ordonne de ne pas perdre de temps en chiffrements estimés « inutiles ». Nombre d'entre eux étant pressés, n'hésitent pas à renvoyer en clair un message chiffré. Cette pratique est problématique puisqu'elle annule le secret du message chiffré, peut renseigner quiconque l'intercepterait et expose le système de chiffrement par comparaison entre message en clair et message chiffré, obligeant à changer de système.

Malgré les nombreuses notes rappelant l'interdiction de pareilles pratiques, les vieilles habitudes de renvoi en clair persistent. Pour pallier ce risque en réduisant au maximum les délais d'attente, des chiffreurs expérimentés doivent chiffrer et déchiffrer les communications cruciales : le chef du Chiffre du cabinet, Cartier, assure le service courant pour le ministre ; celui du Chiffre du GQG, Givierge, en fait de même pour Joffre. La situation s'améliore lentement et 1916 marque un tournant dans la considération dont le chiffre fait l'objet. En effet, des généraux demandent des carnets de chiffrement rapide pour protéger leurs communications téléphoniques avec les unités subalternes lors de la bataille de Verdun. Dès lors, les rappels à l'ordre sur le chiffrement des messages se font moins fréquents et de nouvelles habitudes se prennent.

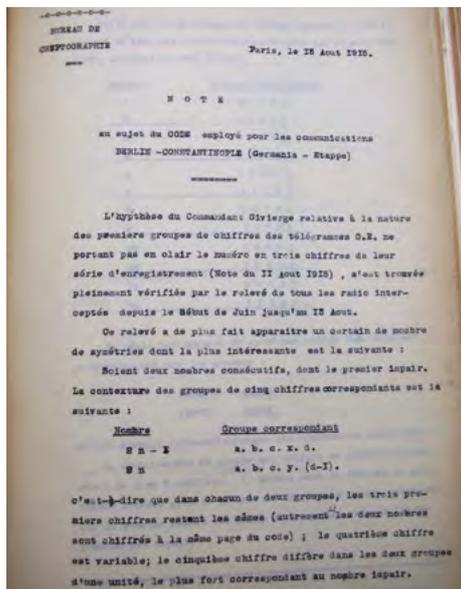
Pour Cartier et Givierge, comme pour leurs hommes déterminés à participer à la guerre, et ce même lorsqu'ils sont assis derrière un bureau, il y a plus pressant que le

service courant : attaquer et casser les codes et chiffres de l'ennemi, pour fournir de précieux renseignements au 2<sup>e</sup> Bureau et prouver l'utilité du service aux commandants qui peinent à le considérer. La volonté d'augmenter les effectifs du Chiffre tout au long de la guerre va dans ce sens : les hommes qui y sont détachés rejoignent les rangs des cryptanalystes. Comme les cryptographes, ils créent des nouveaux systèmes et les éprouvent. Conscients de la résistance limitée des codes existants, les belligérants changent régulièrement de systèmes de chiffrement ou de dictionnaires de code, aussi nombreux que les destinataires. Le travail des cryptanalystes est réduit à néant alors que l'urgence est prégnante : en effet un changement de chiffre indique souvent une attaque imminente et les renseignements dévoilés par la cryptanalyse ont une durée de vie restreinte. Les cryptanalystes français doivent donc constamment adapter leurs méthodes en alliant intuition et audace pour permettre au 2<sup>e</sup> Bureau de connaître les plans de l'ennemi.

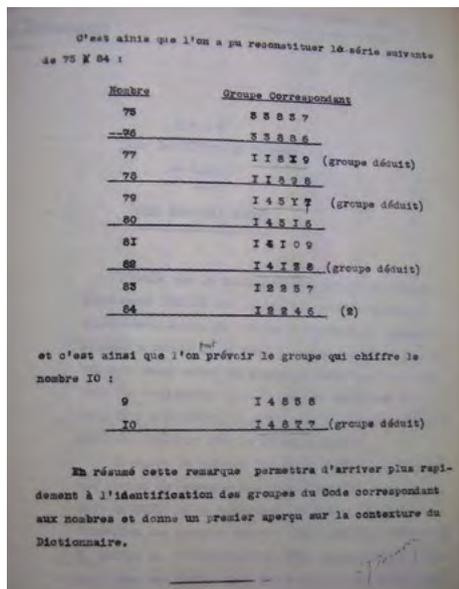
Membres du Chiffre dès la première heure ou détachés entre 1914 et 1918, les cryptologues français gagnent en efficacité, en confiance en eux-mêmes et en considération des chefs. L'augmentation des effectifs, que le commandement voyait comme un sacrifice, a porté ses fruits en diversifiant les angles d'attaque d'un service qui participe à la victoire finale en renseignant toujours

plus précisément l'armée de Terre, les autres ministères et les Alliés. Les hommes du Chiffre de la Grande Guerre restent néanmoins discrets et le secret imposé sur leurs activités leur vaudra dans les décennies d'après-guerre les railleries de ceux qui étaient au front et avec qui pourtant ils partageaient le même esprit guerrier.

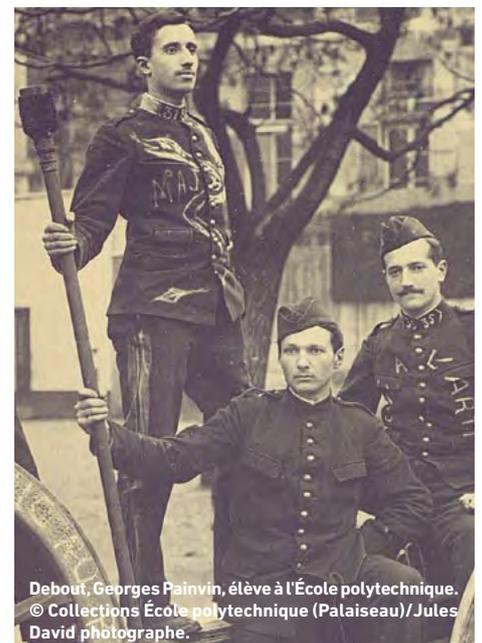
Si déchiffrer en connaissant la clé prend quelques heures, décrypter prend davantage de temps : de quelques jours à plusieurs semaines. Les cryptanalystes luttent alors contre la fatigue, le doute, la faim pour casser le secret ennemi. Certains s'effondrent de fatigue, comme Georges-Jean Painvin, l'un des plus grands cryptologues de la guerre. Le 2 juin 1918, alors qu'il avait mis un mois à craquer un système de chiffrement allemand (dit ADFGX Français), il réussit l'exploit de comprendre le nouveau code (dit ADFGVX) et de trouver la clé de chiffrement en seulement 26 heures, avant de s'écrouler d'épuisement, une fois ses résultats transmis.



Communication entre Berlin et Constantinople. Documents Georges-Jean Painvin du musée des Transmissions.



Communication entre Berlin et Constantinople. Documents Georges-Jean Painvin du musée des Transmissions.



Debout, Georges Painvin, élève à l'École polytechnique. © Collections École polytechnique (Palaiseau)/Jules David photographe.

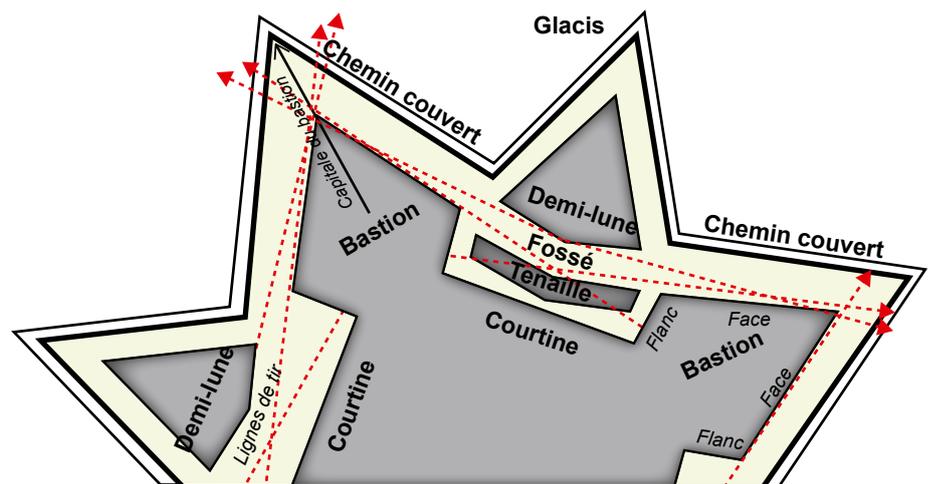
Lieutenant-colonel Bertrand Philip de Laborie

# PETIT GLOSSAIRE DU SAPEUR D'ANTAN ET D'AUJOURD'HUI

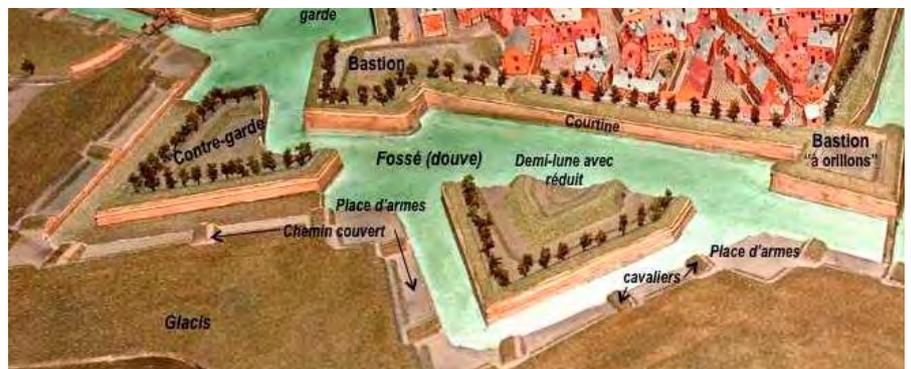
Tout au long de leur histoire, les sapeurs ont utilisé un riche vocabulaire qui rend compte de la grande variété des missions et des métiers qu'ils ont eu à accomplir sur les champs de bataille. Certains de ces termes ou expressions sont issus directement de la Marine ou de la batellerie pour tout ce qui concerne le franchissement, d'autres proviennent de l'architecture et des places fortes ou encore de l'artisanat du bois, d'autres enfin ont trait à l'utilisation de la poudre. Certains d'entre eux sont toujours utilisés aujourd'hui tandis que d'autres appartiennent désormais au passé ou sont plus anecdotiques.

**Banquette** : dispositif aménagé dans la tranchée de première ligne permettant à un soldat de s'installer en position de tir, généralement couché ou incliné

**Bastion** : ouvrage de fortification qui fait partie de l'enceinte du corps d'une place ou des remparts d'une ville, présentant en saillie deux faces et deux flancs. Il est relié à l'enceinte par ces derniers.



▲ Bastion, musée du Génie.



▲ Détail de la reproduction du plan-relief de Landrecies conservé au musée du Génie ([www.musee-du-genie-angers.fr](http://www.musee-du-genie-angers.fr)).

**Bigue / chèvre** : assemblage de deux longues pièces généralement de bois, dressées et unies par le haut, où se trouve accrochée une poulie, permettant de lever des charges lourdes.

**Blindes** : fortes pièces de bois, assemblées en cadre visant à renforcer une structure. En 1914-1918, le blindage constitue le toit de la tranchée.

**Blondin** : moyen téléphérique de transport par câble ou corde.

**Boudin cavaleur** : dirigeable en forme de saucisse, mis en œuvre par les sapeurs-aérostiers en 1914.

**Brèche** : ouverture dans une enceinte provoquée par l'explosion d'un fourneau.

**abestan** : treuil à axe vertical utilisé pour réaliser des manœuvres de levage.

**Camouflet** : fourneau de mine destiné à détruire les sapes de l'adversaire généralement situées à l'extrémité de la contre-mine.

**Castramétation** : science et technique de l'ingénieur chargé d'implanter les camps et les places.

**Chantepleure** : ouvrage fortifié isolé, en avant d'une place et protégeant une porte.

**Cinquenelle** : cordage permettant de haler une embarcation et de la faire glisser d'une rive à l'autre.

**Clayes** : grilles confectionnées en branchages tressés et serrés. Les clayonnages sont utilisés pour le coffrage des terres, dans les épaulements, les parapets.

**Contrescarpe** : mur du talus de fortification.

**E**quarri : poutre en bois à arrêtes vives.

**ascine** : fagots de bois destinés à combler des brèches ou stabiliser des passages meubles.

**Fougasse** : puits artificiel, de plusieurs mètres, chargé de tonneaux de poudre et de projectiles que l'on déclenchait jadis au passage de l'ennemi.

**Fouille** : trou dans la terre pouvant accueillir un dispositif explosif comme une mine.

**Fourneau** : cavité contenant la charge d'explosif destinée à la destruction d'un pont ou d'un bâtiment.

**G**abion : à l'origine, système défensif composé d'un panier en osier tressé et rempli de terre ou de gravât, destiné à amortir les balles et les éclats

**Grenouille** : serre-câble permettant de maintenir tendus des cordes ou des câbles.

**Grume** : tronc d'arbre pas encore équarri.



▲ Planche de la marque « Pro Patria » destinée aux enfants afin de réaliser de petits dioramas. On distingue parmi ces sapeurs, ceux qui creusent une sape, d'autres installent un merlon à l'aide de gabions, ou encore réalisent une banquette...  
Collection Musée du Génie.

**H** **aqet** : sous le Premier Empire, long charriot des pontonniers, destiné au transport des bateaux.

**Hérisson** : dispositif de défense mobile en bois en forme d'étoile, sur lequel est disposé du fil barbelé.

« **M** **artyrs de l'infanterie** » : surnom donné sous Louis XIV, aux sapeurs dont la mission était jugée beaucoup plus dangereuse que celle des hommes de ligne. « Trop de danger et trop peu de gloire » pouvait-on dire à l'époque au sujet du métier de sapeur.

**Merlon** : levée de terre servant de dispositif de protection pour les soldats.

**Obsidional** : ce qui est propre aux sièges. Au XVIII<sup>e</sup> siècle on trouvera ainsi des « monnaies obsidionales » ou « monnaies de siège » créées en urgence durant des périodes troubles de l'histoire. Il existait aussi des médailles obsidionales, qui furent parmi les premières décorations militaires, données en récompense aux troupes ayant pris part à la défense d'une place.

**P** **ilots** : pieu ou pilotis notamment dans le cas d'un pont de bois.

**Pionnier** : à l'origine sapeur « en tête de sape », chargé de creuser le sol. C'est aussi un fantassin faisant un travail de sapeur dans un unité d'infanterie.

**Poliorcétique** : science et techniques de l'attaque et de la défense des places.

**Portière** : moyen de franchissement discontinu semblable à un bac et pouvant être assemblé pour former un pont.

**R** **edoute** : ouvrage de fortification isolé, en avant d'une enceinte fortifiée.

**S** **onnette** : engin servant à enfoncer des pieux ou des pilotis à l'aide d'un outil cylindrique massif, « le mouton » qui, mis en mouvement, vient frapper le dessus du pieux à la manière d'un marteau.

**T** **aupin ou taupier** : au XII<sup>e</sup> siècle, spécialiste de l'attaque des places par sapes et mines ; nom dérivé de celui du mammifère bien connu.

**Terrier** : sape du génie pendant la Grande Guerre.

**Tête de pont** : ouvrage de circonstance, établi sur la rive ennemie, à l'avant d'un point de franchissement.

**Traille** : câble ou corde tendue d'une rive à l'autre d'une rivière et le long duquel se déplace un bac.



Portière. Une section de combat du génie débarque pour sécuriser la tête de pont. L'engin de franchissement de l'avant (EFA) fait débarquer les véhicules par la Maine. Le char Leclerc descend après les véhicules de l'avant blindé (VAB). © Constance NOMMICK / armée de Terre / Défense

# Les Invalides

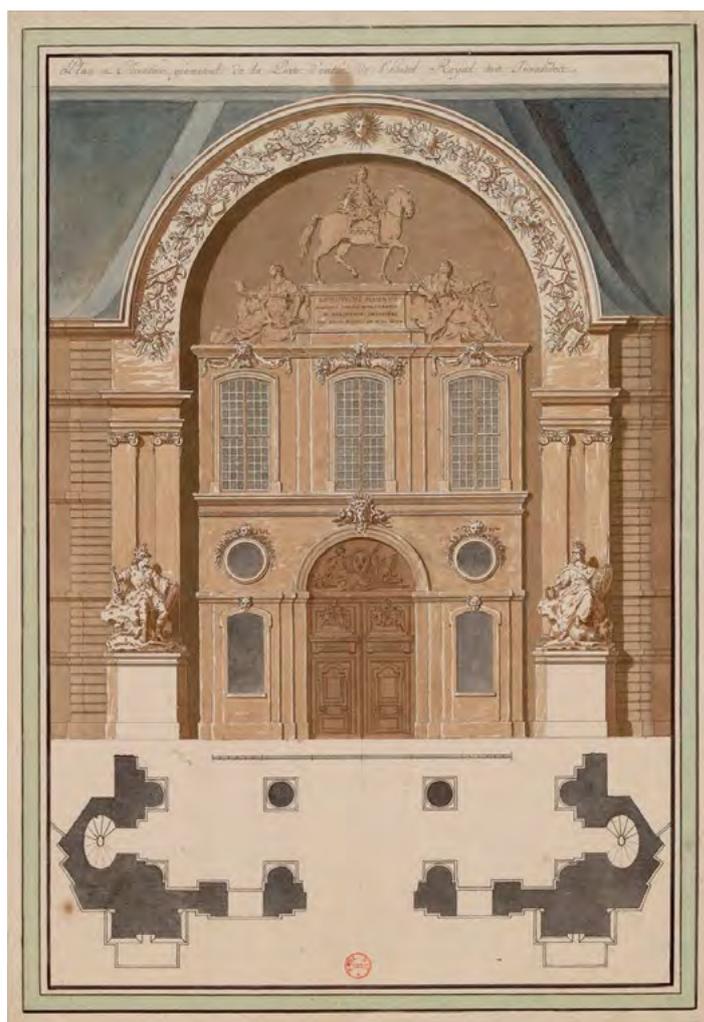
Chef de bataillon Eva Renucci

**Les Invalides sont le cadre privilégié des grands hommages nationaux et un lieu connu de par le monde pour abriter le tombeau de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>. Peu se rappellent cependant la vocation initiale de cet édifice et de cette institution créée sous le règne de Louis XIV et qui demeure !**

Les Invalides constituent tout d'abord l'aboutissement d'un long effort pour résoudre le problème des soldats infirmes. Une solution peu satisfaisante a longtemps consisté à charger les monastères d'accueillir ces derniers. Henri IV tente bien d'instaurer une Maison de la charité chrétienne dans le faubourg Saint-Marcel (quartier de la manufacture des Gobelins) mais l'initiative est limitée. Surtout, elle ne survit pas au changement de règne. Lorsque qu'en 1670, Louis XIV décide de la création d'un « hôtel » pour que « *tous les officiers et soldats estropiés, vieux et caducs de nos troupes y soient logés, nourris et vêtus leur vie durant* », c'est donc un effort sans précédent pour une prise en charge par l'État. Au point qu'elle est qualifiée de la « grande idée du règne ». C'est surtout reconnaître, au lendemain de la guerre de Trente Ans (premier grand conflit européen moderne), que cette question ne peut être réglée par la seule charité privée. D'autant que la misère et la mendicité sont considérées comme autant de troubles à l'ordre public. Reprenant l'idée populaire qu'il faut enfermer et occuper les oisifs pour le salut de leur âme, et réalisé sur le modèle de La Salpêtrière (construction entamée en 1658), l'établissement sera à la fois un lieu de soins, un hospice, un monastère et une caserne, le tout avec un certain faste auquel œuvreront les meilleurs artistes. Au point que les Invalides sont souvent surnommés « le palais des soldats ». Règlement et rigueur militaires rythment une vie conçue pour les pensionnaires qui, vêtus d'un uniforme distinctif, partageront leur temps entre soins, offices religieux, exercices physiques adaptés, exercices militaires pour constituer des gardes d'honneur et travail au sein des manufactures qui s'installent sur place (cordonneries,



© CNE (r) Peggy de Meaulne, EMAT/DELPAT, mars 2020.



▲ Plan et élévation géométrale de la porte d'entrée de l'Hôtel Royal des Invalides. Dessin à la plume et lavis à l'encre de Chine, aquarelle 30,5 x 21 cm, Destailleur Paris, tome 3, XVIII<sup>e</sup> siècle. Louis Le Grand (Louis XIV) surplombe les allégories de la justice et de la prudence alors que les statues de Mars et de Minerve encadrent l'entrée. Gallica.bnf.fr/ Bibliothèque nationale de France.

tapisserie, confection d'uniformes, artisanat). Certains seront également détachés pour un service sédentaire en province dans les garnisons frontalières.

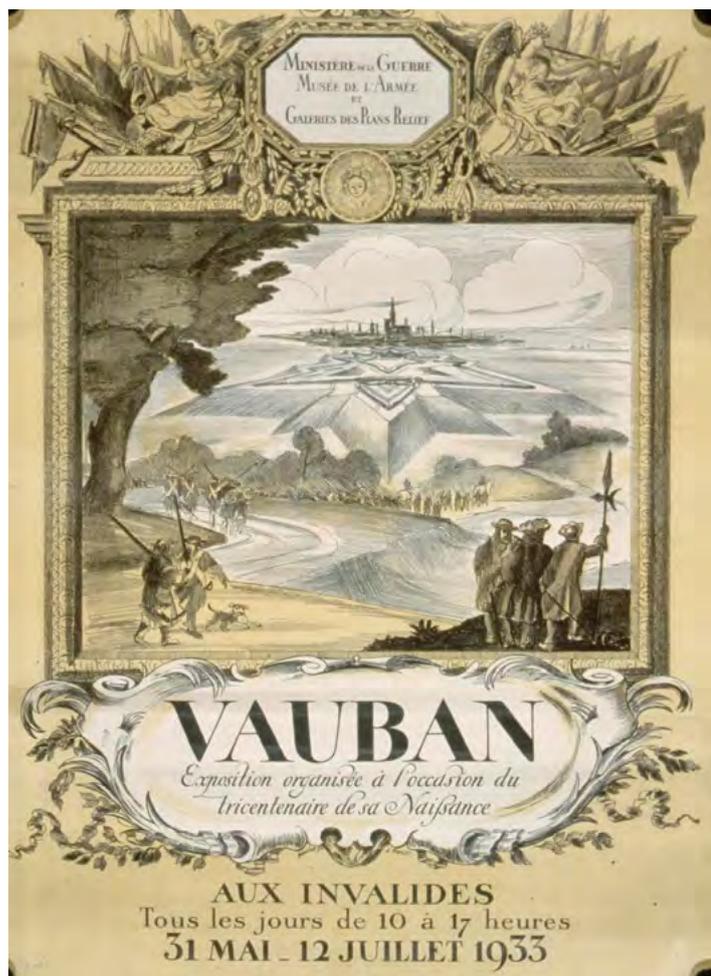
Un colossal chantier (d'une durée de quatre ans pour la partie principale) est entrepris sur la plaine de Grenelle, un lieu suffisamment proche de la Seine pour permettre son approvisionnement par voie fluviale, mais en périphérie des zones urbanisées pour limiter les tracasseries potentiels. Il s'agit également d'un acte politique qui permet de favoriser le recrutement à un moment où l'armée royale connaît un accroissement significatif de ses effectifs. Enfin, les Invalides affirment la présence du roi à Paris, une ville toujours prompte à s'embraser et dont le pouvoir royal se méfie. L'architecture, organisée autour d'une église centrale et quadrillée par des cours carrées successives,

est fonctionnelle. La renommée des Invalides est donc grandissante, tant au niveau des trop nombreuses demandes d'admission qu'à celui des autres pouvoirs européens qui souhaitent s'en inspirer.

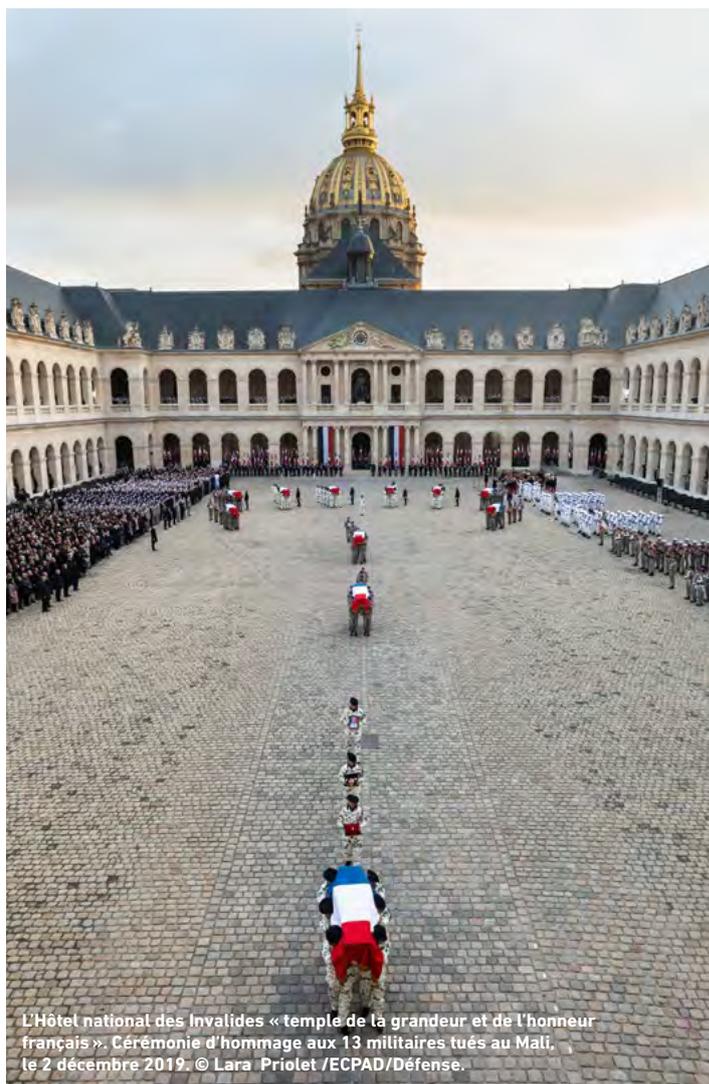
D'autant qu'en matière de chirurgie, la fine fleur de la profession s'y bouscule pour s'y former. C'est aussi là, qu'un certain Auguste Parmentier (apothicaire en chef) et propagateur de la pomme de terre, y mène une partie de ses expériences.

### Panthéon des gloires militaires

L'institution et ses missions perdurent vaillent que vaillent jusqu'à la Révolution. Si l'hôtel des Invalides survit, son église est transformée en temple à la gloire de Mars,



▲ Les Invalides, un rôle de gardien de la mémoire militaro-historique de la France. Ministère de la Guerre, Musée de l'Armée et Galeries des Plans Reliefs, Vauban. Exposition organisée à l'occasion du tricentenaire de sa naissance, 31 mai au 12 juillet 1933, image 73 x 51 cm, Gallica bnf.fr/ Bibliothèque nationale de France.



L'Hôtel national des Invalides « temple de la grandeur et de l'honneur français ». Cérémonie d'hommage aux 13 militaires tués au Mali, le 2 décembre 2019. © Lara Priolet / ECPAD/Défense.

dieu de la guerre, et devient surtout le lieu de dépôt des trophées pris à l'ennemi. Sous le Consulat puis l'Empire, les Invalides sont destinés à devenir le panthéon des gloires militaires. Des mausolées sont édifiés pour accueillir le corps du maréchal de Turenne ou le cœur de Vauban. Ainsi s'accomplit peu à peu une mutation qui permettra au lieu d'incarner le rôle de gardien de la mémoire militaro-historique de la France. Une vocation qui sera confirmée à l'occasion du retour des cendres de Napoléon (1840). Tandis que le nombre de pensionnaires décline, le « musée d'Artillerie » (1871) puis le « musée historique de l'Armée » (1896) se développent sur le site. Ces deux établissements fusionnent en 1905 pour former le Musée de l'Armée.

Ainsi s'explique la double vocation actuelle des Invalides qui accueillent au quotidien blessés de guerre et victimes civiles d'attentats tout en constituant un écrin d'exception au service du rayonnement de la riche histoire militaire de la France, en faisant office de « temple de la grandeur et de l'honneur français ».

### Un écrin d'exception

Concernant ce dernier sujet, si les salles des premiers étages du musée sont bien connues et offrent de superbes perspectives d'évolution de l'armement et de l'uniformologie ou mettent en avant des moments forts de l'histoire des conflits, les visiteurs manquent bien souvent les combles de l'Hôtel des Invalides et la fabuleuse collection de plans en relief, héritée de l'Ancien Régime et développée jusque sous le Second Empire. Aujourd'hui considérés comme des objets d'art, ces maquettes représentent avec minutie et moult détails des plans de villes clés françaises et étrangères (plus rares). Envies en Europe pour leur aboutissement technique, elles ont longtemps offert un outil performant permettant de répondre aux nécessités de la poliorcétique, éclairant les stratégies tout en étant aisément accessible aux décideurs politiques. Avec le développement de la guerre au sein des populations et la ville vue comme « ultime champ de bataille », il y aurait d'ailleurs peut-être lieu d'y revenir et de s'en servir comme source d'inspiration.



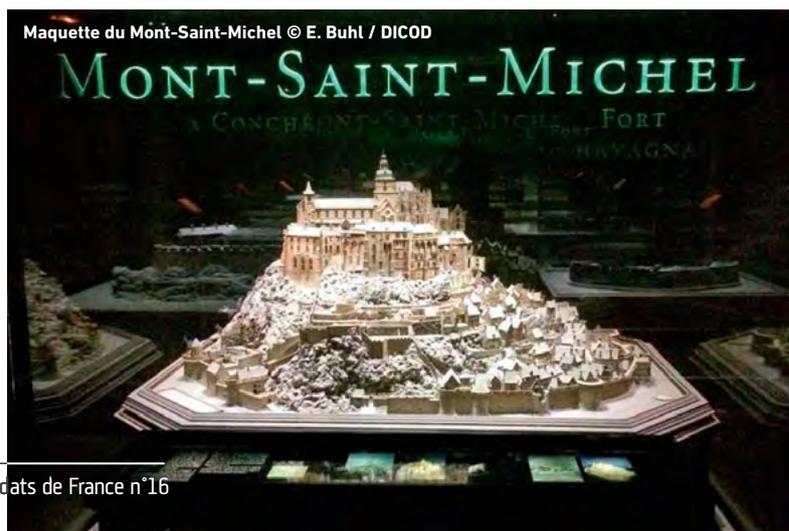
« Des moments forts de l'histoire des conflits ». La façade des Invalides, le 10 novembre 2018, illuminée de bleuets, une symbolique forte du souvenir des anciens combattants de 1914-1918. © Lara Priolet /ECPAD/Défense.



Militaires et blessés de guerre discutent devant le dôme des Invalides. © Guillaume CABRE / armée de Terre / Défense.



Bornes interactives tactiles du département Moderne au Musée de l'Armée © P. Segrette / DICOD



Maquette du Mont-Saint-Michel © E. Buhl / DICOD

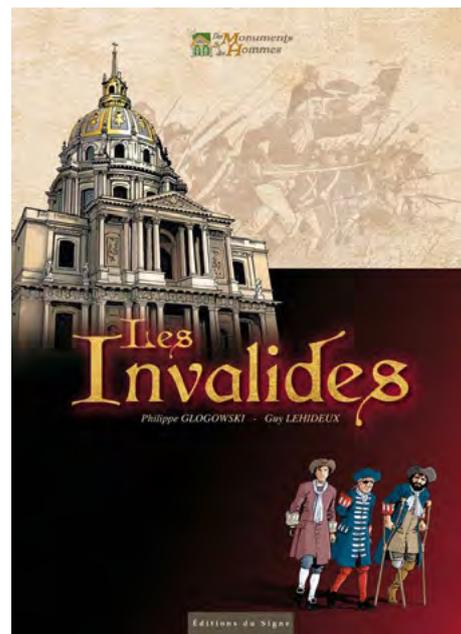
# Les Invalides

Chef de bataillon Eva Renucci

Riche de détails, la bande dessinée *Les Invalides*, amène le lecteur à se réapproprier ce monument qui incarne les gloires nationales françaises.

Ouvrage de commande, la BD *Les Invalides*, permet au lecteur de se plonger dans la peau de vétérans de la guerre de Trente Ans et de découvrir peu à peu la construction puis le fonctionnement de l'établissement à ses débuts. Facilement accessible et conçu de manière très pédagogique, cet ouvrage offre une agréable promenade dans le temps à hauteur de soldat avec, chaque fois que possible, la découverte d'anecdotes et de

secrets architecturaux bien gardés. On glisse d'une époque à l'autre via une approche chrono-thématique qui met en avant les différents enjeux politico-militaires liés au lieu et à ses rôles successifs. Le tout est aussi dynamique que le spectacle de sons et lumières qui anime la cour d'honneur chaque été depuis quelques années maintenant. La documentation, très complète, s'appuie dès que possible sur des représentations connues et des documents d'archives.



© Éditions du Signe

Il est par ailleurs particulièrement appréciable, en quelques cases, de faire ressortir le destin fantastique de quelques pensionnaires, héros anonymes parmi la foule des visages croisés sur place, ou encore d'évoquer



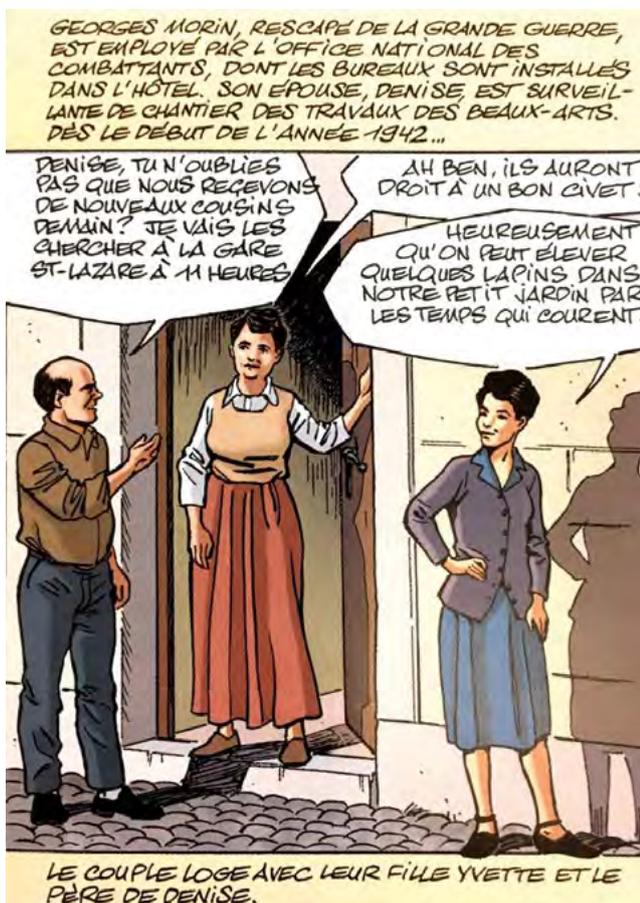
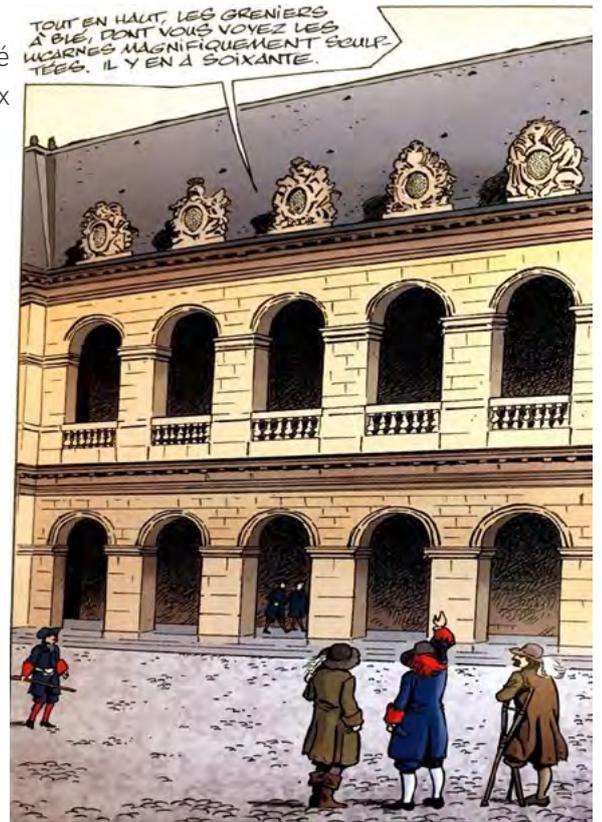
La première distribution des croix de la Légion d'honneur le 15 juillet 1804 dans l'église du dôme d'après Jean-Baptiste Debret, 1812 (collection du château de Versailles)

LA PREMIÈRE DISTRIBUTION DES CROIX DE LA LÉGIION D'HONNEUR A LIEU LE 15 JUILLET 1804, DANS L'ÉGLISE DU DÔME. LA CÉRÉMONIE, GRANDIOSE, EST DIGNE DES FÊTES DE L'ANCIEN RÉGIME...

l'existence souvent méconnue d'un réseau de résistance, développé au nez et à la barbe des Allemands qui occupent une partie des lieux pendant l'occupation.



© Éditions du Signe



REGARDEZ CELLE-CI : ELLE REPRÉSENTE UN LOUP QUI JAILLIT DES HAUTES HERBES ET REGARDE LA COUR. LE "LOUP VOIT", LA SIGNATURE, SOUS FORME D'UN ASTUCIEUX REBUS DE PIERRE, DU MARQUIS DE LOUVOIS.





[cdec-cdtg.contact.fct@intradef.gouv.fr](mailto:cdec-cdtg.contact.fct@intradef.gouv.fr)



Forum de pensée militaire : [penseemiliterre.fr](http://penseemiliterre.fr)  
Site institutionnel : [c-dec.terre.defense.gouv.fr](http://c-dec.terre.defense.gouv.fr)  
Site intranet : [portail-cdec.terre.defense.gouv.fr](http://portail-cdec.terre.defense.gouv.fr)



Chaire de tactique générale et d'histoire militaire  
1, place Joffre - Case 53 - 75700 Paris SP 07





**CENTRE DE DOCTRINE  
et d'ENSEIGNEMENT DU COMMANDEMENT**

1, place Joffre, case 53  
75700 PARIS SP07

